

# La lettre du parrain, Fabrice Humbert



## ***Puissances photographiques***

Moi qui suis un homme de l'écrit, je crois n'aimer rien tant que les photographies. Il y a en elles une authenticité qui provoque l'émotion, comme une altérité qui porte une charge irréfragable de vérité. J'aime les photos de famille. J'aime la mémoire qu'elles convoquent, le monde dont elles témoignent aussi, puisqu'il s'agit souvent de photos d'autrefois, et j'observe en elles la trace du Temps. J'aime aussi d'autres photos, moins personnelles, qui ont pu me *convoquer*, puisque tel est le mot qu'on pourrait choisir : la force de l'altérité est une *convocation*. Je pense à la photo du médecin du camp de concentration de Buchenwald, le docteur Wagner, qui est à l'origine de mon récit *L'Origine de la Violence*. Cette photo a changé ma vie. Elle a convoqué les fantômes et les a conduits vers un récit organisé, qui a donné corps au fantôme d'un disparu, David Wagner, mon grand-père : la photo réelle a donné naissance à un récit, pour partie imaginaire, qui avait néanmoins la force d'une origine authentique, ancrée dans la vie de ma famille. Il y a dans *l'expérience* de la photo la puissance intime d'un déclencheur. Ce n'est pas pour rien que la photo est si liée dans les représentations aux pouvoirs magiques, à l'occultisme, au spiritisme de Mummler, et cela dès sa naissance. Elle convoque, elle donne corps, elle déclenche. L'objet plane est en vérité une incarnation qui renvoie à mille puissances.

Tout cela est lié à une vérité. Si la photo a ce pouvoir, c'est parce qu'elle va au-delà d'elle-même, elle prend appui dans le corps du monde et s'y installe. Elle est elle-même et un autre, tout ce qui l'entoure, tout ce à quoi elle renvoie. Une photo de famille est une lignée, une photo de guerre charrie le sang et la mort du monde qu'elle convoque. J'ai travaillé voilà quelques années de cela sur la célèbre photo de Nick Ut, *The Napalm Girl*. Cette photo a été prise au Vietnam le 8 juin 1972 par un jeune homme de 21 ans qui ne se destinait en rien au photojournalisme mais qui avait pris la place de son frère mort sur le front. Sur cette photo, le choc de la guerre et de l'innocence enfantine brûlée au napalm est une révélation et une convocation : malgré tous les discours de propagande possibles, aucun ne pourra expliquer cette enfant de neuf ans rongée par la braise du napalm. Cela, on le sait, on le sent. Ce qu'on sait peut-être moins, c'est que cette photo si célèbre est souvent considérée comme un *fake*, cet étrange terme qui témoigne de la révolution moderne. Partout, on lit que *Napalm Girl* est un montage, que *Napalm Girl* est une mise en scène, que *Napalm Girl* a été joué et rejoué comme une répétition de théâtre. La puissance historique de cette photo provient de sa vérité : elle porte en elle le destin d'une enfant et d'un jeune photographe au sein de la guerre du Vietnam. A partir du moment où cette photo n'est pas ce qu'elle semble être, la puissance de convocation disparaît.

*Napalm Girl* n'est pas un fake, je ne le crois pas du tout, et je ne vois même pas comment cette scène pourrait être rejouée. Mais les doutes qui escortent cette photo disent beaucoup du trouble de notre époque.

# La lettre du parrain, Fabrice Humbert



(suite)

En 2023, des photos d'IA circulent partout, le faux est le vrai, des créations du réel prennent la place du réel, la réalité est le produit d'une image. Faut-il garder le nom de photo pour la création d'une IA ? La photo est arrachée au monde, la convocation n'est plus que ce mélange de rire et d'angoisse, avant même que de toute façon nous devenions incapables de discriminer l'image fake et la photo. Que le monde soit le produit de l'imaginaire humain, je crois que c'est le destin de l'humanité. Un monde à notre image. Que cet imaginaire nous arrache à nous-mêmes, qu'il dissolve le monde dans le péril de l'illusion, que les machines floutent la vérité, voilà une autre question. Il y a dans le pouvoir de la photo une expérience intime qui est, paradoxalement, celle de l'altérité. Or, L'image *fake* dissout vérité, intimité, altérité. Peut-être crée-t-elle d'autres mondes et dans ce cas, sous le nom de fiction, elle peut être porteuse de vérité. Mais le trouble du faux est d'un autre ordre, il est celui d'un monde qui se défait parce qu'il ne se désigne pas du doigt comme fiction. C'est l'image d'entre les mondes, des images limniques qui altèrent la confiance de l'homme en lui-même et qui dénouent le lien qu'une société opère avec la vérité. En ce moment historique, nous sommes entre les mondes. Je considère Photo Doc comme l'expression d'un choix du monde et de l'expérience de terrain. L'autoportrait entend révéler une vérité intime et c'est à travers cette vérité que le spectateur peut saisir l'universel humain. Si Kikāï affirme « qu'on peut tromper avec des mots, mais pas avec des images », l'IA montre qu'on peut tromper avec tout. Mais justement l'éthique de l'autoportrait, c'est de ne pas tromper. Sans vérité, ou du moins sans recherche de vérité, l'autoportrait n'a pas de valeur. Puisse ce salon 2023 réaffirmer l'éthique de la photographie.

Fabrice Humbert, avril 2023

Fabrice Humbert est un écrivain français, agrégé et docteur ès lettres, il est l'auteur de plusieurs romans dont *L'Origine de la violence* (Le Passage, 2009) pour lequel il obtient le Prix Renaudot du livre de poche en 2010. Son dernier roman, *La Fortune de Sila* (Le Passage, 2010), a quant à lui reçu le Grand Prix RTL-Lire en 2011.)